

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Avril 2016

Le prix Nobel de littérature **Rabindranath Tagore** n'a pas pris une ride. La preuve avec ce recueil de nouvelles de Calcutta, hantées par les légendes indiennes.

PAR MARINE DE TILLY

Rarement un texte n'a si bien porté le nom, pourtant « commun », en tout cas générique, de « recueil de nouvelles ». « Recueillir » n'est pas simplement « écrire ». Il y a tant de délicatesse dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. Il est comme le vieux *ghât*, héros fantastique de la première nouvelle, un escalier qui descend vers le Gange et prend la parole : « Si les événements sont gravés dans la pierre, dit-il, vous pourriez déchiffrer sur chacune de mes marches des histoires d'antan. Mais tous ces vieux contes, toutes ces histoires oubliées du temps de jadis, peut-être aimeriez-vous les écouter. Alors, asseyez-vous sur un de mes degrés et prêtez une oreille attentive au murmure des eaux. »

« Paysans sans terre qui ne peuvent payer la dot, colporteurs afghans (le fameux Kabuliwallah en est un) se liant avec un enfant pauvre comme eux, vieux camarades qui se déchirent autour et à cause du citronnier qui sépare leurs parcelles de terre, orphelines abandonnées y compris par leurs maîtres, petites filles muettes mariées à huit ans, jeunes femmes broyées par dix mille ans de coutumes humiliantes, et même chiens errants ou cochons à sacrifice pas du tout dénués de subtilité psychologique ; tous ceux qui peuplent le faisceau poétique du magicien indien sont démunis, dans la chair et dans l'esprit. Sous son trait, leurs instants de vie ou de mort, leurs « histoires de malheur » sont de l'or, aussi précieuses à lire qu'elles sont odieuses à vivre. Parce que toutes ces « petites vies, petits chagrins, d'une linéarité, d'une banalité radicales », il ne les décrit pas, il les envisage, les « considère » ; sachant que celui qui « considère » ne se contente pas d'observer l'objet de son désir mais le serre contre lui. Assurément, il faut avoir le cœur tendre pour aimer lire Tagore, ne pas être trop moderne, et d'une candeur de sentiment qui hérissera les esprits nihilistes. « Pendant une brève nuit, dit le héros de la onzième nouvelle, j'ai abordé l'éternité, et par la grâce de cette seule et unique nuit, qui tranche sur tous les autres jours et nuits, mon

humble existence a été comblée. » Le style lyrique prête main-forte au fond. Autre mauvais point pour les désenchantés : l'espérance paradoxale qui infuse ces « milliers de vies obscures si peu sauvées de l'oubli », sans doute parce qu'elles sont celles d'enfants. Chez le prix Nobel, la liberté de l'enfance est souveraine. Même arrachée comme « un bouton avant maturité ».

Saturée de spiritualité, l'œuvre de Tagore est à l'image de l'Inde de son époque. Entre « son » Inde, capitale du Raj britannique, et la « nôtre », il y a eu un siècle. Des Anglais, des révolutions violentes ou pacifiques, une indépendance, des Pakistanais et des Chinois, quelques « bifurcations », comme dirait Brink, et une mondialisation. Mais les légendes qui fondent l'Inde, elles, demeurent. Les livres de Tagore en sont la tendre grammaire.

KABULIWALLAH
nouvelles traduites du
bengali (Inde) et présentées
par Des Formoselli
Zaima
400 p., 22 €

